Ami du Clergé du 23 novembre 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — I. Opportunité de la définition, 705. — II. *A des Enfants de Marie :* La consécration à la Sainte Vierge, 707.

Petit Avent sur les noms prophétiques du Christ. — II. Et voici quel sera son non : Conseiller, 709.

Pour la fête de S. Eloi. — Le travail consciencieux et sanctifié, 712.

A l'école des Saints (*fin*). — LIII. Sainte Bibiane : les vierges chrétiennes, 714.

Pour les Premiers Vendredis (*fin*). — XIII. *Décembre :* Jésûs, rendez mon cœur semblable au vôtre, 717.

Plans d'instructions pour le mois de la Sainte Enfance. — V. Le départ des Mages, 719. — VI. Le voyage des Mages, 719. — VII. Les sentiments de Marie à la crèche, 719. — VIII. La Circoncision, 720. — IX. Le Nom de Jésus, 720.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

OPPORTUNITÉS DE LA DÉFINITION

Mes frères,

Le 8 décembre 1854, le pape Pie IX disait dans la Bulle désormais célèbre qui commence par le mot *Ineffabilis* : « Pleins de confiance dans le Seigneur, et croyant que le moment opportun est venu de définir l'Immaculée-Conception de Marie, nous avons pensé qu'il ne faut pas tarder davantage à sanctionner ce dogme de notre suprême autorité. » Le pape prononce ensuite solennellement que l'Immaculée-Conception de la T. S. Vierge est une vérité révélée de Dieu, qui doit être crue par tous les fidèles. Vous l'avez remarqué, le Saint-Père déclare cette définition opportune et il l'a faite « pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne. » Ce but a-t-il été atteint ? Le catholicisme a-t-il gagné à ce que l'Immaculée-Conception fût rangée parmi les dogmes de la foi ? C'est à cette question que je voudrais répondre aujourd'hui. Je n'aurai pas de peine à vous montrer comment l'Immaculée-Conception rappelle aux hommes d'aujourd'hui, qui en ont plus besoin que jamais, trois vérités capitales pour la vie chrétienne.

I

La première est celle de notre destinée surnaturelle. Marie paraissant au monde dans tout l'éclat de la grâce divine rappelle aux hommes leur dignité d'enfants de Dieu.

Le Créateur aurait pu assigner à l'homme une destinée d'ordre purement naturel ; il aurait pu le faire simplement pour qu'il jouît du bien-être que procure l'exercice normal des facultés, pour un bonheur relatif, tel que peut le concevoir et le désirer une créature intelligente et libre. Il ne l'a pas voulu. Dans sa sagesse, il a jugé que c'était trop peu pour le roi de la création. Il l'a donc élevé plus haut que sa propre nature, jusqu'à faire de lui son enfant. Il lui a donné une participation réelle, véritable à sa vie divine, participation que nous appelons la grâce sanctifiante ou l'état de grâce, le préparant ainsi à un bonheur que notre esprit ne saurait comprendre ni nos lèvres décrire : celui de contempler face à face Dieu son Père pendant l'éternité. Voilà, m. f., ce que Dieu a fait de l'homme.

Or cette splendide destinée, combien sont tentés de l'oublier et l'oublient en effet, surtout aujourd'hui ! La grâce est une grande chose sans doute, mais nous ne la voyons pas ; la vision de Dieu dans son ciel est sans doute une chose ineffable, mais nous ne l'avons pas encore : elle est loin de nous. Par contre, les biens matériels sont sous nos yeux ; nous les touchons, nous en jouissons ; le plaisir est à notre porte si nous voulons. Quel contact dangereux que celui-là, parce qu'il est de tous les jours et de tous les instants ! Quand une âme s'y laisse prendre, elle ne voit plus que la terre, elle n'estime et ne recherche plus que les choses de la terre ; le reste ne compte plus. Sa dignité d'enfant de Dieu, elle n'y songe plus, elle est prête à l'abandonner pour une bagatelle comme Esaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

L'Immaculée-Conception vient fort à propos nous remettre en face de notre destinée surnaturelle. Voici une créature que Dieu a voulue toute belle, toute resplendissante des dons de sa grâce, comme il convenait à sa fille bien-aimée. Cet avantage, nous ne l'avons pas à notre naissance, nous le recevons plus tard. Ce que Marie a été à sa conception, nous le devenons, proportions gardées, à notre baptême, qu'on a appelé le sacrement de la *régénération*. C'est là que nous sommes faits enfants de Dieu et héritiers de son Royaume ; c'est là que nous sommes établis dans notre destinée surnaturelle. A nous de ne point la compromettre, à nous de conserver le trésor de l'amitié divine, à nous de faire fructifier cette grâce première qui doit s'épanouir un jour dans la gloire. C'est là le tout de l'homme, le reste n'est rien. Et c'est, il me semble, la première vérité que nous rappelle le dogme de l'Immaculée-Conception.

Toutefois, la grandeur de notre dignité surnaturelle ne doit pas nous faire perdre de vue notre prière. Si nous sommes grands par notre destinée surnaturelle, si les Psaumes appellent l'homme un Fils du Très-Haut et un Dieu, n'oublions pas que l'homme est un Dieu tombé, ne perdons pas de vue notre déchéance comme pécheurs, c'est la deuxième vérité que fait rayonner à nos yeux la définition du dogme de l'Immaculée-Conception.

II

Un des articles de notre foi que l'on a attaqués le plus violemment, c'est celui du péché originel. Depuis bientôt deux siècles, on s'acharne après lui dans un certain monde de philosophes et de lettrés. Livres, romans, discussions savantes, revues, journaux, tout a été mis en œuvre pour tâcher de persuader aux hommes qu'ils n'ont point de passions, ou plutôt que leurs passions sont bonnes, ce qui revient au même. Vous reconnaissez tout de suite la théorie de Jean-Jacques Rousseau : l'homme naît bon, c'est la société qui le déforme ; la nature est bonne, il faut donc la suivre. Aussi bien, ajoutent certains autres, la nature conduit les hommes au bonheur. L'humanité suit dans son développement une marche ascensionnelle ininterrompue ; par ses propres forces, elle s'élève de l'animalité au progrès, toujours plus haut, jusqu'au règne de la science où elle trouve son paradis. Car l'homme se suffit à lui-même, il n'a qu'à développer ses qualités naturelles pour être heureux, et son bonheur il le trouve en lui.

A ces théories inspirées par un orgueil insensé, l'Eglise répond en mettant en relief le dogme de l'Immaculée-Conception ; et ce rêve de la nature parfaite et de l'humanité qui s'élève s'évanouit comme le colosse sous le coup d'une petite pierre tombée de la montagne Marie est conçue sans péché, nous dit la foi, par une exception unique. Or l'exception confirme la règle. La règle : c'est que les hommes, tous les autres naissent dans le péché. L'homme est donc un être déchu ; au lieu de s'élever, comme prétendent nos philosophes, il a fait le mouvement contraire, il est tombé, et il est tombé de haut. Et dans cet état, il lui est impossible de se relever, il lui faut un Sauveur. Marie elle-même, pour échapper à la contagion du péché, a reçu une application anticipée de la Rédemption ; à plus forte raison les autres hommes en ont-ils besoin pour être purifiés de cette contagion après l'avoir contractée. Nous avons donc tous besoin d'un Sauveur qui nous réconcilie, nous avons besoin de l'Eglise qui continue son œuvre ; nous avons besoin de la grâce de Dieu, de la prière qui l'obtient, des sacrements qui la confèrent.

Si Marie est immaculée, nous ne le sommes pas, nous ; notre nature a reçu, disent les Pères, une blessure qui l'affaiblit. Sans doute, il nous reste notre intelligence et notre liberté, mais diminuées : nos inclinations naturelles n'ont plus leur rectitude première, il faudra désormais s'en défier. C'est le désordre qui a pénétré notre être tout entier. Nous voilà loin de l'homme parfait de Rousseau. Quel remède à l'orgueil humain que le dogme de l'Immaculée-Conception ! Comme il nous rappelle la misère de notre origine, comme il nous rappelle ce péché primitif qui, dit S. François de Sales, roule comme un torrent des eaux empoisonnées sur toutes les générations humaines ! En contemplant la pureté sans tache de la Mère de Dieu, humilions-nous de cette souillure qui nous vient par héritage ; humilions-nous plus encore de toutes les souillures volontaires que nous y avons ajoutées, car il ne pouvait nous arriver de malheur comparable à celui du péché actuel.

III

C'est la troisième vérité sur laquelle l'Immaculée-Conception projette fort à propos un jour éclatant. Que le péché soit un mal, qu'il soit le mal par excellence, le plus grand de tous les maux, comme dit le catéchisme, combien d'hommes, non seulement n'en tiennent plus compte aujourd'hui, mais ne le savent plus, ne s'en doutent même plus ! On a tellement perdu la notion du péché que nous entendons des hommes, parfois même parmi les chrétiens, tenir le langage que voici : « Le péché, mais on le commet, et on ne s'en porte pas plus mal ; celui qui le commet n'a point sur son front une marque infamante qui le signale aux autres ; il est aussi estimé que les autres, aussi honoré, souvent plus heureux que les autres. Alors pourquoi s'inquiéter de ce qu'on appelle péché ? »

Que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres ! Ce péché, il l'a tellement en abomination que, quand il a voulu se préparer une mère, il a mis tous ses soins à en exclure jusqu'à l'ombre même du péché. Il n'a pas supporté qu'elle fût souillée, ne fût-ce qu'un instant, de la tache originelle ; il n'a pas supporté qu'elle perdît sa plénitude de grâces par une faute mortelle, pas même qu'elle l'amoindrît par une faute vénielle ou imperfection quelconque. « S'il y avait eu en elle, dit un Père grec du VIe siècle, la moindre souillure, le moindre défaut, le Fils de Dieu en eût cherché une autre pour en faire sa mère. »

C'était de haute convenance, disent de nombreux Pères de l'Eglise, car Marie était le tabernacle qui n'est pas fait de main d'homme, où devait s'abriter l'Homme-Dieu, la nouvelle Arche d'Alliance formée de bois incorruptible, le Paradis virginal où devait pousser l'Arbre de vie, source d'immortalité.

Que signifient ces comparaisons, sinon que de toute éternité Dieu a prédestiné la Vierge Marie à être un jour sa mère dans le temps et qu'à cause de cela il l'a prédestinée aussi à une sainteté parfaite et perpétuelle ? Telle est la haine de Dieu pour le péché, que pour faire de Marie une mère digne de lui, Dieu a opéré à l'instant de sa création un miracle de grâce qui préludait aux autres miracles de son existence : il n'a pas hésité à suspendre en sa faveur plusieurs lois générales, en particulier la loi la plus universelle qui soit, celle de la transmission du péché avec la vie.

* *

Je ne connais pas de décision de l'Eglise qui ait été reçue par le peuple chrétien, je ne dirai pas avec autant de joie, mais avec autant d'enthousiasme, que la définition du dogme qui nous

réunit aujourd'hui. Si beaucoup d'évêques, de docteurs la désiraient, les fidèles étaient partout unanimes à la réclamer. Ils avaient pressenti, dans la simplicité de leur foi, que dans la personne de Marie il ne pouvait y avoir de compromis entre Dieu et le péché. Aussi cette date du 8 décembre 1854 marque-t-elle dans l'Eglise un accroissement bien naturel de la piété et de la dévotion du peuple chrétien pour la Mère de Dieu. On a célébré depuis ce glorieux privilège de l'Immaculée-Conception avec une ferveur qui ne s'est point ralentie et dont votre présence ici est la meilleure preuve. Conservez dans cette paroisse et transmettez à vos enfants cette tradition de la vraie piété envers Marie Immaculée, et surtout, imitez dans la mesure de vos forces ce modèle d'innocence et de parfaite sainteté dont notre époque a si grand besoin. Ainsi soit-il.

II

A des Enfants de Marie

LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Mes chères enfants,

En ce jour où l'Eglise célèbre un des plus grands privilèges de Marie, vous allez vous consacrer à cette bonne Mère ou renouveler entre ses mains la consécration que vous lui avez déjà faite. Je voudrais, dans cet entretien, vous faire saisir toute la portée de cet acte et vous montrer comment la fête de l'Immaculée-Conception est toute désignée pour pareille consécration.

I. — *Portée de la consécration des Enfants de Marie*

Par votre consécration vous faites profession d'enfants de Marie. Que signifie ce titre ? S'il ne comportait rien de spécial, pourquoi vous appellerait-on vous seules enfants de Marie ? Ecoutez-moi bien, mes enfants, pour voir les nouveaux liens qui vont nous unir à la T. S. Vierge.

Car il y a plusieurs façons d'être enfants de Marie, comme il y a plusieurs manières d'avoir de la dévotion envers elle.

Tous les chrétiens, par le fait de leur baptême, sont enfants de Dieu et de Marie, parce qu'ils reçoivent alors dans leur âme cette grâce qui les fait entrer dans la famille du bon Dieu et leur permettra d'avoir sa gloire et son bonheur en héritage. Comme le dit S. Paul, si nous sommes les enfants de Dieu, nous sommes aussi les héritiers de son royaume. Tous les chrétiens qui restent fidèles aux promesses de leur baptême par la pratique de leurs devoirs religieux, par l'accomplissement des commandements de Dieu et de l'Eglise, peuvent donc être appelés enfants de Dieu et de Marie. Mais vous le voyez, cela ne comporte aucune dévotion particulière envers la T. S. Vierge. On l'invoque dans ses prières du matin et du soir, on la prie quand on vient à l'église, comme l'on prie Dieu et les autres saints, mais enfin on ne lui témoigne aucun amour spécial.

D'autres chrétiens plus fervents apprécient mieux les relations qu'ils ont avec Marie. Ils savent que l'Eglise professe envers elle un culte plus élevé que celui qu'elle voue aux autres saints. Ils ont remarqué que dans leur paroisse et dans toutes les autres paroisses qu'ils connaissent elle a son autel particulier ; que l'on célèbre plus souvent ses fêtes : son Immaculée Conception le 8 décembre, son Annonciation le 25 mars, sa Purification le 2 février, son Assomption le 15 août ; ils ont entendu souvent leurs pasteurs leur recommander d'avoir recours à elle parce qu'elle est toute bonne et toute puissante. Aussi nourrissent-ils pour elle des sentiments plus parfaits d'estime, d'amour, de confiance, de vénération. Ces sentiments de piété filiale tendent à s'exprimer dans des actes extérieurs, comme l'amour que nous portons à nos parents se marque dans les baisers que nous leur donnons ou dans les prévenances que nous avons pour eux. C'est ainsi qu'ils récitent assez souvent leur chapelet, qu'à l'occasion d'une mission ils s'enrôleront dans la confrérie du St-Rosaire ou que comme vous, mes enfants, ils feront partie de ses congrégations. Vous le voyez, ces chrétiens-là sont à un titre particulier les enfants de Marie : on peut en juger par tous ces signes extérieurs de dévotion qu'ils lui donnent.

Est-ce là la manière la plus parfaite d'être enfants de Marie ? Suffit-il pour mériter ce titre, non seulement devant les hommes, mais aussi devant Dieu, d'être ainsi de la congrégation de la Sainte Vierge ou d'une confrérie en son honneur ? Non, mes enfants : il vous faut encore monter un degré pour arriver jusqu'à la perfection, pour pouvoir vous rendre à vous-mêmes ce témoignage que vous êtes, non seulement par votre inscription et par la médaille que vous portez, mais encore par toute votre vie, les enfants de Marie.

Un grand serviteur de la T. S. Vierge, le chantre de sa gloire dans toutes les missions qu'il donna dans l'Ouest et dans la Vendée, et qui eut le bonheur de converser familièrement avec elle dans plusieurs apparitions, le Bienh. de Montfort, appelait cette dévotion plus parfaite que je voudrais vous suggérer « le Secret de Marie, » parce que c'est un véritable secret pour arriver, comme par un chemin aisé, court, parfait et assuré, à la perfection de la vie chrétienne.

Cette dévotion consiste, dit-il, « à se donner tout entier à la T. S. Vierge pour être tout entier à Jésus-Christ par elle. Il faut lui donner notre corps avec tous ses sens et ses membres ; notre âme avec toutes ses puissances ; nos biens extérieurs présents et à venir ; nos biens intérieurs et spirituels qui sont nos mérites, nos vertus, et nos bonnes œuvres passées, présentes et futures. »

Tout cela nous le donnons à la T. S. Vierge, nous le lui consacrons, c'est-à-dire que nous lui promettons de ne nous servir de notre corps, de notre âme, de nos biens extérieurs et intérieurs,

que selon sa volonté qui est la sainte volonté de Dieu et non selon nos désirs et nos caprices. Parce que nous lui avons donné notre corps avec tous ses membres, nous évitons tout péché dans notre corps, toute gourmandise, toute curiosité dangereuse ou vaine des regards, tout péché de langue contre notre prochain. Quand nous nous trouvons dans ces occasions de péché, nous nous disons : « Non, par amour pour la T. S. Vierge, je ne le ferai pas ; mon corps, mes yeux, mes lèvres lui appartiennent, je n'ai pas le droit de m'en servir autrement qu'elle le ferait elle-même. »

Parce que nous lui avons donné notre âme avec toutes ses puissances, c'est-à-dire avec notre intelligence et notre volonté, nous nous interdisons le péché d'orgueil, de vanité, de désobéissance ; car nous avons donné notre intelligence et notre cœur à Marie, et nous savons qu'elle ne s'en servirait que pour la plus grande gloire de Dieu. Nous les appliquons au contraire à son service, par exemple en écoutant avec avidité les sermons de nos prêtres qui célèbrent sa gloire, ou en lui disant souvent pendant nos occupations que nous l'aimons et que nous voulons la servir. Parce que nous lui avons donné nos biens extérieurs, nos richesses, sans nous refuser ce dont nous avons justement besoin, nous savons, pour sa gloire, faire le sacrifice de ces mille petits riens, de ces futilités dans lesquelles nous gaspillons parfois notre avoir. Parce que nous lui avons donné nos biens intérieurs et spirituels, nous la prions de garder et d'entretenir en nous toutes les belles vertus chrétiennes, comme si elles étaient siennes ; nous cherchons à acquérir beaucoup de mérites dont nous lui confions la garde, à gagner des indulgences que nous la prions de distribuer selon son gré.

Oh ! la parfaite dévotion, mes chères enfants ! Oh ! le parfait amour envers Marie ! Que les chrétiens et les chrétiennes qui suivent ainsi la Sainte Vierge sont vraiment, dans toute la vérité de cette expression, les enfants de Marie ! Comme des enfants ils ne connaissent que leur mère ; comme des enfants ils lui obéissent en tout ; comme des enfants ils ont recours à elle dans leurs mille périls ; comme des enfants ils lui confient leur petit trésor temporel et spirituel.

Si vous comprenez bien l'acte de consécration que vous allez faire dans quelques instants, si vous le faites de toute votre âme avec la volonté ferme de le mettre ensuite en pratique, c'est de cette façon que vous serez les enfants de Marie, de cette façon que l'on vous distinguera d'entre vos compagnes. Et par là vous attirerez sur vous, sur vos familles, sur votre paroisse les bénédictions de votre Mère la Vierge Immaculée.

II. — *Rapport de cette consécration avec l'Immaculée*

La Vierge Immaculée ! Le beau nom de Marie, aussi cher à notre piété que ses plus grands titres de gloire, que celui de Mère de Dieu et de Reine des anges, que celui de Secours des chrétiens et de Reine de la paix !

Mais pourquoi, mes enfants, choisir le jour où l'Eglise célèbre ce glorieux et unique privilège de Marie, pour vous enrôler dans sa congrégation et vous consacrer à elle totalement, corps et âme ? Pourquoi ne pas le faire plutôt le jour de son Assomption, quand toute la paroisse est en fête, que les cloches sonnent à pleine volée, que la procession se déroule dans nos rues comme pour les sanctifier toutes et bénir vos maisons ?

C'est qu'il existe entre votre consécration et ce mystère une ressemblance bien frappante, une harmonie parfaite que je voudrais vous montrer brièvement pour vous exciter à suivre les pas de Marie, selon la prière que l'Eglise met sur nos lèvres : « Attirez-nous, Vierge Immaculée, et nous courrons au parfum de vos vertus. »

Nous venons au monde avec ce que notre catéchisme appelle le péché originel, c'est-à-dire que nous sommes privés de la grâce et que cette privation est une tache qui nous enlaidit, comme lorsque le crépi de nos maisons tombe tout son abord se trouve déparé. Nous ne naissons pas enfants de Dieu, mais enfants et esclaves du démon, et cela par la faute de nos premiers parents, par la faute d'Adam et d'Eve, qui désobéirent à Dieu pour obéir à Satan et dont nous portons le péché. Ainsi quand nos yeux s'ouvrent à la lumière, nous sommes des révoltés contre Dieu, des insoumis à sa volonté et à ses commandements, et nos parrain et marraine nous conduisent aux fonts baptismaux pour que l'eau sainte et la parole toute puissante de Dieu, passant par la bouche du prêtre, nous lavent, nous fassent naître à la grâce, nous replacent dans l'obéissance à Dieu.

Une seule créature a été préservée de cette tache, de cet esclavage, et cette créature privilégiée, vous l'avez toutes nommée dans votre cœur, mes enfants, c'est la T. S. Vierge Marie.

Celle qui devait être la Mère de Dieu, le porter, le nourrir, le tenir dans ses bras en l'appelant son Fils ; celle qui devait coopérer avec Jésus à notre Rédemption par ses larmes et par ses souffrances ; celle que les générations devaient saluer dans la suite des siècles la pleine de grâce, *Ave, gratia plena,* d'une telle plénitude qu'elle serait le canal par où les dons de Dieu s'épancheraient sur nous ; celle qui serait élevée au-dessus de tous les chœurs des anges par son incomparable dignité de Mère du Sauveur : cette Mère de Dieu, cette associée du Rédempteur, cette Mère de la divine grâce, cette Reine des anges, ne pouvait connaître la tache du péché, être, le moindre instant, sous l'empire de Satan.

Elle est donc venue au monde toute rayonnante de grâce. Elle pouvait dire d'elle-même, dès son entrée dans le monde, ces belles paroles que l'Eglise lui applique en ce jour : « Joyeuse, je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme tressaillira en mon Dieu : car il m'a entourée des vêtements de salut, il m'a revêtue d'un manteau de justice,

comme l'épouse parée de ses bijoux. » (Introït). Elle est venue au monde parfaitement soumise à Dieu, à toutes ses volontés saintes sur elle, qu'elle accepte dès ce premier instant de sa vie. Déjà elle dit dans son cœur la parole que l'ange recevra de ses lèvres le jour de l'Annonciation : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

Ainsi, mes enfants, par le privilège de son Immaculée Conception, Marie se trouve replacée dans l'ordre qu'avait détruit la désobéissance d'Adam. Elle échappe à l'esclavage du démon ; elle est tout entière sous le joug suave de Dieu ; son corps, son âme, ses vertus, tout en elle appartient à Dieu, se tient en sa présence pour attendre ses ordres et faire sa volonté.

Voyez-vous maintenant le rapport intime qui existe entre cette fête et la consécration que vous allez faire ? Voyez-vous comme cette solennité est bien choisie pour vous donner à Marie et par elle à Jésus, comme ses enfants, afin d'accomplir les commandements de Dieu ? Vous allez en somme, si vous avez bien compris votre consécration, telle que je vous l'ai expliquée tout à l'heure, vous replacer en face de Dieu dans l'attitude qu'avait la Sainte Vierge dès sa conception, cette attitude d'enfants qui par amour se mettent entièrement, corps et âme, biens extérieurs et intérieurs, dans la dépendance complète de Dieu leur Père et épient du regard, toujours par affection, ses moindres gestes pour prévenir son bon plaisir et faire en tout ses volontés.

* *

Par votre consécration, dites donc du fond du cœur à cette Vierge Immaculée :

Trahe nos, Virgo Immaculata. Attirez-nous, Vierge Immaculée. Que les charmes sans nombre de votre pureté nous détachent de la terre et de ses frivolités.

Trahe nos, Virgo Immaculata. Attirez-nous, Vierge Immaculée. Que votre beauté éblouissante, comme votre couronne ou ces rayons qui tombent de vos mains, nous retiennent près de vous.

Trahe nos, Virgo Immaculata. Attirez-nous, Vierge Immaculée. Prenez-nous entièrement, prenez notre corps, notre âme, nos richesses et nos vertus.

Trahe nos, Virgo Immaculata. Attirez-nous, Vierge Immaculée. Prenez-nous pour toujours, non seulement à cette heure où nous éprouvons votre amour, mais pour la vie et pour l'éternité.

Post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Après vous, nous courrons au parfum de vos vertus. Nous vous suivrons en courant, comme des petits enfants tâchent de rejoindre leur mère pour avoir le secours de sa main et de son ombre. Nous vous suivrons en courant, pour voir comment vous avez toujours pratiqué cette merveilleuse dépendance de Dieu qui vous fit son humble servante, afin de vous imiter. Nous vous suivrons en courant, non seulement à l'église et aux jours de fête, mais dans nos occupations journalières, en élevant souvent notre cœur vers vous d'une pensée, d'un mot, d'un regard. Nous vous suivrons en courant pour avancer avec vous chaque jour dans la perfection de notre vie chrétienne, en vivant pratiquement cette consécration que nous allons faire entre vos mains.

Et après avoir ainsi marché toute notre vie, dans ses joies et ses épreuves, sur les pas de vos vertus, comme des enfants bien dociles, vous nous reconnaîtrez pour telles, vous nous prendrez dans vos bras, vous nous donnerez votre baiser de mère, vous nous attirerez à vous pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

PETIT AVENT SUR LES NOMS PROPHÉTIQUES DU CHRIST

II

ET VOICI QUEL SERA SON NOM : CONSEILLER

Mes frères,

Dans notre dernier entretien, nous avons parlé de l'idéale et ineffable beauté du Christ Jésus. Parmi les spectacles que nous présente sa vie et parmi les leçons qu'elle nous donne, je vous disais que celui-là se présente le premier à notre admiration et à notre culte. C'était déjà la pensée du prophète Isaïe, puisque, voulant décrire par avance quels noms la reconnaissance des fidèles donnerait au Messie, il avait écrit cette phrase : « *Vocabitur nomen ejus Admirabilis.* On l'appellera l'Admirable. »

L'admiration, nous avons vu que c'est bien, en effet, le sentiment pour ainsi dire nécessaire qu'éveille, dans une conscience attentive, cette vision de Jésus-Christ, avec des vertus si parfaites qu'elles provoquent notre étonnement, et, qu'en même temps, elles nous font deviner le mystère dont elles procédaient.

Mais Isaïe n'avait pas dit seulement que les générations à venir appelleraient Jésus-Christ l'Admirable ; il avait écrit encore : « *Vocabitur nomen ejus Consiliarius.* On l'appellera le Conseiller. »

Le Conseiller, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire qu'après nous avoir montré, par avance, son indicible beauté, le prophète voulait nous faire soupçonner et deviner encore son infinie sagesse. On l'appellera le Conseiller, c'est-à-dire celui qui a laissé tomber de ses lèvres les paroles les plus utiles pour l'humanité, celui qui a jeté sur nos sentiments les clartés les plus nécessaires et en même temps les plus douces, celui qui, en un mot, sera aujourd'hui et demain le maître infaillible aux pieds duquel il faudra aller s'asseoir, quand on voudra recueillir les leçons qui vivifient l'âme humaine et qui donnent un sens à nos journées.

Vocabitur nomen ejus Consiliarius. On l'appellera le Conseiller, le Maître de l'humanité. C'est donc, m. f., puisque nous voulons suivre le prophète Isaïe et dérouler successivement le panorama de la vie du divin Maître, c'est donc aujourd'hui

de l'incomparable sagesse du Christ Jésus que je voudrais vous entretenir. J'essaierai d'en méditer, l'un après l'autre, les éléments principaux, non pas, sans doute, avec l'espoir de les épuiser et de vous les faire comprendre parfaitement, mais avec le désir, tout au moins, d'y introduire un peu votre intelligence et votre pensée et de vous faire, par conséquent, vis-à-vis de Jésus-Christ, plus dociles encore, plus fidèles et plus aimants.

I. — *De la lumière*

C'est une chose grave, m. f., plus grave qu'on ne saurait dire, de se constituer le maître de l'humanité ou même, tout simplement, de se constituer le conseiller d'une conscience humaine et d'une vie.

Réfléchissez-y, en effet. Donner un conseil, qu'est-ce donc ? C'est penser, pour un moment, à la place d'un autre. C'est trop peu dire : donner un conseil, au moins un conseil que l'on espère voir suivi, c'est jeter une semence, c'est répandre un germe, c'est préparer une moisson d'actes et de vie.

Quand un homme a donné un conseil à un autre homme et qu'il espère avoir été écouté, je ne comprends pas, pour ma part, que ces deux hommes puissent devenir étrangers l'un à l'autre et que le premier ne suive pas continuellement, d'un regard attentif et anxieux, tout ce que va faire le second. Il devrait suivre, il devrait anxieusement écouter la moisson germer. Dès qu'elle lève, cette moisson, le conseiller devrait se hâter de revenir pour en juger les premiers fruits ; dès qu'elle est mûre, le conseiller devrait être là pour en faucher et pour en battre les premières gerbes. Car en réalité, cette moisson d'actes, issus de la semaille du conseil, appartient au semeur, je veux dire au conseiller ; c'est lui qui en gardera toujours la première responsabilité et qui, devant Dieu, si ce n'est devant les hommes, en portera la honte ou en recueillera l'honneur.

Grande chose que de donner un conseil, puisque c'est semer, dans une vie, une moisson de mérites ou un nombre incalculable d'épis rabougris et honteux. Aussi, pour s'ériger jusqu'à ce rôle de conseiller, la première qualité requise est-elle évidemment une qualité de lumière.

Pour donner des conseils, il faut voir clair, mais voir clair dans une lumière si abondante, dans des clartés si riches, que non seulement elles suffisent à nous conduire et à nous guider personnellement, mais qu'elles peuvent se répandre encore sur ceux qui veulent solliciter quelque chose de leur rayonnement. Autrement, si l'on ne s'assure d'abord que l'on possède la lumière, vous savez, ou tout au moins vous pressentez ce qui arrive. Il arrive le malheur signalé dans l'Evangile, en des termes dont Notre-Seigneur n'a pas redouté la familiarité, parce qu'il sentait combien était nécessaire la leçon qu'ils renferment. « Si un aveugle, disait-il, se met à prendre la main d'un autre aveugle et a l'audace de prétendre le diriger, tous deux s'en iront, d'un même pas, dans le fossé qui borde le chemin. »

Et donc, puisque, pour être conseiller, la première qualité requise, c'est évidemment la lumière, si le Christ Jésus a voulu se constituer le conseiller de l'humanité, nous sommes en droit de lui demander d'être sage, d'être éclairé d'une lumière sûre et puissante.

O Jésus, vous vous êtes offert à prendre par la main l'humanité qui, à ses heures de sincérité, s'avoue véritablement aveugle ; vos prophètes ont dit que vous nous prendriez par la main, dites-nous quelles sont vos lumières !

— Mes lumières, les voici : Je connais parfaitement le terme vers lequel s'achemine l'humanité ; ce terme, c'est Dieu, et moi j'habite éternellement dans son sein ; je suis son Fils éternellement engendré ; je suis la lumière de Dieu. Le terme, je le connais, puisque je suis le soleil sans aurore et sans crépuscule, qui éclaire tous les siècles.

— Oui, ô divin Maître, vous pouvez connaître le terme ; connaissez-vous la route ?

— La route, je la connais, parce que, la route, je l'ai faite.

C'est le vrai moyen, m. f., c'est même le seul et unique moyen. Tant qu'on ne connaît une route que par la carte, que par les plans, on risque de se tromper. Pour bien connaître une route, il faut l'avoir parcourue soi-même. C'était un vieil axiome de la philosophie antique, qu'il y avait autant de distance entre Athènes et Lacédémone qu'entre Lacédémone et Athènes. On peut dire pareillement : il y a exactement la même distance et c'est tout à fait le même chemin entre la terre et le ciel, ou entre le ciel et la terre. Jésus a fait d'ailleurs les deux chemins. Jésus a fait, pour descendre aux humiliations de Bethléem et aux souffrances de la croix, le chemin conduisant du ciel à la terre ; et il a fait, au jour glorieux de son Ascension, le chemin rayonnant et magnifique de la terre au ciel.

— O Maître, vous connaissez le terme et vous connaissez la route, vous êtes sage déjà. Mais sur la route, ô Maître, connaissez-vous bien les obstacles ? Etes-vous sûr, parce que vous l'avez faite, que moi, je pourrai la faire ? Nous ne nous ressemblons que de très loin et, entre les deux voyageurs, il y a un abîme.

Notre-Seigneur, m. f., connaît si bien les obstacles qu'il les a signalés d'un mot : « L'obstacle, a-t-il répété plusieurs fois dans l'Evangile, l'obstacle contre lequel nous pourrions nous heurter, qui pourrait nous empêcher d'aboutir à notre terme, l'obstacle, c'est le monde. » Jésus le connaît, le monde. Vous savez pourquoi, j'imagine ? Jésus le connaît parce que c'est lui qui l'a fait ; Jésus le connaît, parce que c'est lui qui en a allumé, non seulement toutes les vraies grandeurs, mais, en un certain sens, jusqu'aux plus fausses fascinations. Tous les biens de ce monde, même ceux qui nous égarent, même ceux qui nous menacent, même ceux qui nous perdent, même ceux qui

nous damnent, tous les biens de ce monde sont sortis du cœur de Dieu et Jésus les connaît comme l'ouvrier connaît et pénètre parfaitement son œuvre ; et Jésus, justement parce qu'il les a pénétrés jusqu'au fond, Jésus nous a tenus, à leur endroit, en une défiance pleine de prudence et d humilité, qui est la seule condition de notre salut.

Lumière baignant en pleine clarté le terme, la route et les dangers de la route ; voilà donc la première qualité qui mérite à Notre-Seigneur son titre de conseiller. Est-ce la seule qualité, pourtant, et n'en faudra-t-il pas trouver d'autres encore ?

II. — *De l'amour*

Après la lumière, quand on veut donner des conseils, la seconde vertu qu'il faut porter en soi, je vais l'appeler par son nom, c'est l'amour.

Pourquoi ? Pourquoi faut-il aimer d'abord quand on veut donner des conseils ? Mais tout simplement parce que l'amour éclaire, parce que l'amour illumine, parce qu'il est parlé — même dans nos Livres Saints, austères et graves cependant, chaque fois qu'ils abordent ce sujet — des yeux illuminés que donnent au cœur les vraies tendresses. Ne l'avez-vous donc pas senti dans votre vie ? Ne vous en êtes-vous pas flattés très fréquemment ? N'en avez-vous pas fait, je ne sais combien de fois, l'expérience surprenante et douce toujours ? Qui donc a des intuitions, qui donc a des prévoyances, qui donc a des industries, qui donc trouve des remèdes, qui donc devine des périls et sait fuir des dangers, sinon ceux qui aiment pour ceux qu'ils aiment ? Qui donc, sinon une mère pour son enfant, sinon une épouse pour son époux, sinon une sœur pour son frère ?

Parlons plus simplement encore. Pourquoi, Mesdames, pourquoi faut-il vous reconnaître évidemment une qualité que personne ne songe à contester, la qualité de la prévoyance, des prévisions attentives, des affections intelligentes, pourquoi faut-il à toutes vous reconnaître ces qualités, au moins vis-à-vis de ceux que vous aimez, sinon, précisément, parce que vous les aimez ? Avoir du cœur, c'est encore, même ici-bas, la méthode peut-être la plus sûre pour posséder la vraie lumière. Et, en tous cas, il faut aimer pour savoir donner des conseils. A supposer que l'affection ne les trouve pas, au moins, l'affection seule sait les distribuer, car, seule, elle sait les mesurer à nos besoins, elle sait les graduer suivant notre bonne volonté, elle sait surtout, sans lassitude, sans amertume, sans impatience, les prodiguer à satiété, possédant seule, comme disait le Père Lacordaire, ce secret ineffable de dire souvent, de dire toujours les mêmes paroles sans les répéter jamais. Ainsi, pour donner fructueusement des conseils, il faut aimer.

O Jésus, vous vous êtes constitué le Conseiller et le guide de l'humanité ; nous aimez-vous ?

— Je vous aimais si fort, à un tel degré, que ma tendresse s'est traduite par l'expression très simple dont vous vivez encore aujourd'hui ; je vous aimais si fort que mes délices ont été et sont toujours d'être avec vous.

C'est le meilleur signe, m. f., il n'y a même guère que celui-là. En tous cas, c'est un signe qui ne trompe pas. Jésus-Christ nous aimait. Aussi voyez comme il a bien porté toute sa tendresse dans la distribution de ses conseils, voyez comment il a su les modérer, pour ainsi dire, les atténuer, les proportionner à la capacité des âmes qui se trouvaient là pour les recueillir.

Si nous étions intelligents et reconnaissants, chaque fois que Jésus vient par un conseil au secours de notre âme, nous devrions nous attendrir ; chaque fois, de notre cœur, devrait monter à nos lèvres une action de grâces à notre divin Maître ; chaque fois, nous devrions le remercier de nous avoir si parfaitement compris, d'avoir si bien tenu compte de toutes nos faiblesses, de toutes nos lâchetés, de toutes nos imperfections et de n'avoir pas inconsidérément poussé vers les sommets de l'héroïsme, des âmes à qui les vertus médiocres paraissent difficiles déjà, et qui en eussent été incapables.

Jésus nous a aimés dans la modération même de ses préceptes, de ses conseils et de ses vertus, et Jésus nous a aimés dans la prodigalité de ses conseils.

Oh ! cette vie publique de trois années, y avez-vous réfléchi quelquefois, avez-vous essayé, intérieurement, de suivre le Maître pendant trois ans, répétant à tous à peu près la même parole et, si je l'osais dire, prêchant partout le même sermon ? Avez-vous essayé de deviner ce que ces trois ans d'apostolat supposent d'abnégation, de patience, de déceptions, de tristesses, de monotonie ? Avez-vous fait quelquefois, à la suite du Maître, le pèlerinage si fréquemment renouvelé de Tibériade à Capharnaüm, de Capharnaüm à Magdala, de Magdala à Jérusalem, en suivant l'une ou l'autre route qui y conduisent ? Et, aux derniers jours, avez-vous, avec angoisse, écouté le cri du Sauveur, qui, arrivant devant Jérusalem, poussa cette exclamation : « O ville ingrate qui tues les prophètes, combien de fois, depuis trois ans, ne suis-je point venu à toi ? Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes fils comme la poule recueille ses poussins sous ses ailes ? Et toi, Jérusalem, tu ne l'as pas voulu ! »

Amour du Maître, mesurant à notre faiblesse ses conseils et les prodiguant partout malgré notre inattention, notre ingratitude, notre légèreté ! Ce qu'il a fait autrefois, depuis vingt siècles Jésus le refait sans cesse par ses apôtres et par ses disciples, au point que l'Eglise d'Ephèse reprochait à S. Jean de répéter à satiété chaque jour le grand précepte évangélique : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! » Mais c'est que, quand on aime, quand on donne des conseils dont dépend l'éternel salut, on ne croit jamais en avoir assez dit ; on ne se lasse pas de répéter les mêmes choses, espérant qu'en les re-

disant elles tomberont sur des âmes assez profondes pour qu'elles ne paraissent pas être répétées.

III. — *De l'habileté*

Enfin, et c'est par là que je vais terminer, pour être un bon conseiller, il ne suffit pas de posséder la lumière, ni même de posséder l'amour, il faut encore posséder l'habileté.

Donner des conseils à tort et à travers, sans savoir s'ils peuvent produire un résultat utile, sans employer surtout la méthode qui convient pour les faire accepter, c'est procéder comme un empirique, ce n'est pas procéder comme un médecin. Ceux qui aiment vraiment possèdent cette dernière qualité du conseiller, et ce n'est pas chez eux que l'on trouve les heurts, les froissements où certaines âmes ont pu succomber.

Jésus-Christ, notre conseiller, pour éclairer l'humanité et pour se constituer l'infaillible maître de tous les temps, Jésus-Christ a possédé l'habileté suprême. Laquelle donc, m. f. ? Quelle a été l'habileté de Jésus-Christ pour que ses conseils fussent suivis ?

Les habiletés d'amour, ces industries de tendresse prodiguées pour que ses derniers conseils fussent suivis, pour que son enseignement fût accepté, pour que sa parole produisît des fruits, Jésus a cru suffisamment en notre cœur pour juger qu'il faudrait les couvrir de sang ; Jésus a pensé que pour rendre son Evangile le livre incomparable de l'éternelle sagesse, il était bon d'y mettre, à chaque page, des traces de sa flagellation, de son agonie et de sa mort ; il a pensé qu'il était bon d'écrire l'Evangile avec ses larmes et de le signer avec son sang.

Et il est bien vrai que les livres écrits dans des larmes et signés par le sang, même quand ils ont été composés seulement par des hommes comme nous, ont une extraordinaire puissance et gardent une efficacité inouïe. A plus forte raison quand il s'agit de livres écrits dans les larmes et signés par le sang d'un Dieu.

Ainsi est l'Evangile ! Citez-m'en un autre, un autre livre de conseils, un autre livre de sagesse, un autre traité de philosophie qui soit signé avec du sang. Vous ne m'en trouverez pas. Je suis sûr, en tous cas, que vous ne m'en trouverez pas un second qui, signé avec du sang, soit aussi baigné de lumière et aussi profondément imprégné d'amour. Je suis sûr, dans tous les cas, qu'il n'y en a pas un seul et qu'il n'y en aura jamais un qu'on puisse véritablement opposer à celui-ci.

* *

Eh bien ! si nous tirions ce soir une conclusion de cette méditation ? Résumant celle-ci avec la précédente, nous unirions les voix de la tradition à celles de l'Evangile pour dire à Jésus-Christ : « O divin Maître, la tradition vous appelle le plus beau des enfants des hommes, et quand, l'autre jour, je méditais sur vos vertus, j'ai bien vu, en effet, qu'elles furent si admirables que cette exclamation de la tradition nous paraît évidemment vraie. O Christ Jésus, vous le plus beau des enfants des hommes, j'ouvre l'Evangile maintenant, et je trouve à votre sujet une seconde parole, celle que répétaient les foules quand elles venaient d'assister à l'une de vos conversations ou à l'un de vos discours : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là ! » O vous le plus beau, mais aussi le plus éloquent et le plus sage des enfants des hommes ; vous, l'Admirable et le Conseiller, ne nous repoussez pas, accueillez-nous quand, ce soir, une fois de plus, nous venons vous promettre notre fidélité et notre service et quand nous vous disons avec l'Apôtre : « Seigneur Jésus, à qui irions-nous, puisque seul vous possédez les paroles de l'éternelle vie ? » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. ELOI

LE TRAVAIL CONSCIENCIEUX ET SANCTIFIÉ

Mes frères,

S. Eloi appartient à cette lignée de grands et saints prélats, les S. Remi, les S. Germain, les S. Sulpice, dont Ozanam a écrit qu'ils « éclairaient les rois, disciplinaient les peuples et devenaient les fondateurs de la société française. » Evêque de Noyon pendant près de vingt ans, de 640 à 659, grâce à l'ascendant de sainteté que renforçaient encore le don des miracles et le don de prophétie, il poussa très avant la sanctification de ses prêtres et le développement de la vie monastique, entreprit la réforme des mœurs encore païennes de son peuple, étendit son apostolat dans les pays du nord et jusqu'au Danemark. Son contemporain, son ami et son historien, S. Ouen, archevêque de Rouen, proclame bien haut son admiration pour l'évêque de Noyon quand il écrit : « O très saint et très parfait serviteur de Dieu, que les évêques se font une gloire particulière d'imiter et qui possédait dans l'état de laïque les plus éminentes vertus de l'épiscopat ! »

Et pourtant, malgré la gloire de cet épiscopat, en S. Eloi ce n'est pas l'évêque qui s'est immortalisé dans nos mémoires et qu'ont popularisé les belles légendes, mais l'artisan qu'il fut avant son élévation au sacerdoce et au pontificat.

Elle est très représentative de cette renommée traditionnelle et en même temps très symbolique, la gravure classique de S. Eloi : le saint a suspendu au mur ses ornements et sa mitre, comme l'ouvrier d'aujourd'hui accroche à un clou son pardessus et sa casquette, et, retroussées ses manches de chemise, il travaille à l'enclume comme un forgeron de village.

Je sais que, même évêque, S. Eloi reprenait parfois son ancien métier d'orfèvre pour ciseler les reliquaires des grands apôtres de nos Gaules : de S. Denis, de S. Germain, de S. Lucien, de S. Martin et de tant d'autres. Mais il y a plutôt là l'expression du culte que lui a voué le peuple français : il l'a dépouillé de ses ornements

d'évêque, il a regardé en lui l'ouvrier orfèvre d'avant l'épiscopat, il en a fait le patron de toutes les corporations de la joaillerie, du métal, de la carrosserie.

Dans l'esprit de cette tradition séculaire et aussi parce que par là il se rapproche davantage de la vie de la plupart d'entre nous, je voudrais surtout raconter l'histoire de celui qui s'offre à nous comme un modèle accessible à tous, l'histoire de l'artisan au travail consciencieux et sanctifié.

I. — *Exemple de travail consciencieux*

S. Eloi naquit à Chatelac, près de Limoges, dans le dernier quart du VIe siècle.

Rien ne semble avoir troublé le cours tranquille de son enfance studieuse et pieuse : il appartient à la catégorie des saints privilégiés qui ont trouvé dans l'éducation de la famille le milieu favorable à l'éclosion des grâces dont ils furent prévenus du ciel.

Les grandes villes exerçaient-elles déjà leur attraction centralisatrice, ou bien les dons d'intelligence que manifestait le jeune Eloi imposèrent-ils à ses parents de l'orienter vers les travaux d'art ? Toujours est-il qu'ils l'envoyèrent à Limoges, où il devint l'élève d'Abbon, maître de monnaie et orfèvre en renom.

L'élève passa vite maître. Et après quelques années d'études et d'apprentissage, il quittait la province limousine pour Paris, dont l'éclat montait depuis que Clovis avait fait l'unité du royaume des Francs.

Et c'est là que se place l'épisode le plus populaire de son histoire, celui qui allait décider de sa fortune et que nous devons retenir comme l'exemple du travail probe et consciencieux.

Son art l'avait mis en relation avec le trésorier de Clotaire II (613-628), qui régnait alors seul sur les Francs, après les divisions et les partages des fils et petits-fils de Clovis.

Frappé de sa conscience professionnelle et de son extraordinaire maîtrise, le trésorier le recommanda au roi.

Ce fut sur cette recommandation que Clotaire lui confia l'exécution d'un trône royal pour son palais. Il lui exposa son projet. Et après acceptation d'Eloi, il lui faisait remettre le poids d'or et le chiffre de pierreries qu'estimait le devis du prince.

Avec cette quantité prévue, au lieu d'un trône, Eloi trouva le moyen d'en faire deux, exactement conformes au dessin et à la richesse du projet du roi, d'une ciselure et d'une incrustation parfaites, d'un fini qui n'avait jamais été atteint.

Quand Clotaire vit le travail dans l'atelier de l'artiste, il ne put en croire ses yeux et ordonna qu'on expertisât devant lui le métal employé.

C'était bien celui qu'avait reçu l'ouvrier, sans alliage ni pertes.

Le fait avait quelque chose d'admirable dans un métier où l'on trompait volontiers le client sur le compte des déchets du creuset ou de la lime.

« Voilà une grande probité, déclara Clotaire, et vous montrez bien par là qu'on peut se fier à vous pour des choses plus importantes. » C'était la parole du maître dans l'Evangile : « C'est bien, serviteur bon et fidèle, parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup. » (Math., XXV, 21-23).

Eloi avait maintenant la confiance de son roi et de la cour. Clotaire voulut l'attacher à son service : il en fit son maître orfèvre, son argentier et son conseiller... sans même exiger de lui ce serment de fidélité sur les reliques des saints qu'il lui avait demandé d'abord, confiant en sa seule parole. Son fils et successeur Dagobert, avec qui la dynastie mérovingienne atteindrait son apogée, le maintiendrait et l'affermirait encore dans ces hautes fonctions où l'influence qu'il exerça dans les conseils du gouvernement ne contribua pas peu à la splendeur de ce règne et à sa célébrité : témoin le dialogue du roi et de son conseiller dans la chanson populaire que nous fredonnions autrefois, à une époque moins brutale et moins prosaïque que la nôtre, où l'on avait encore en France le goût des vieilles chansons et des légendes merveilleuses.

Est-il besoin maintenant de souligner l'actualité de cet exemple de S. Eloi, en un temps comme le nôtre où l'on se plaint à tout moment que dans tous les corps de métier a disparu la conscience professionnelle... autrement dit la notion de justice ? Le fait et sa récompense prêchent assez haut cette grande leçon. Mieux vaut remonter à la source de cet esprit de probité, qui fut un travail sanctifié.

II. — *Exemple de travail sanctifié*

Le travail consciencieux peut être l'idéal d'un honnête homme ; pour le chrétien, cet idéal c'est le travail sanctifié.

Sanctifié, il le fut en S. Eloi, et par la destination qu'il lui donna, et par l'esprit de prière dont il l'animait, et par l'usage qu'il sut faire des bénéfices qu'il lui valut.

Vous souvient-il de l'histoire du vieil orfèvre que José de Hérédia nous conta jadis dans ses *Trophées* ? Il a dépensé son talent et aventuré sa part d'éternité à créer des « œuvres d'enfer » ; il a peint et sculpté, « au lieu du Christ en croix et du saint sur le gril, Bacchus ivre ou Danaé surprise. » Sur le tard, il est effrayé devant son œuvre et se repent ; il veut mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

S. Eloi n'attendit pas ses vieux jours pour consacrer son magnifique talent aux œuvres saintes. On peut dire que toute sa vie il le mit au service des saints. On ne compterait pas le nombre de reliquaires de l'époque dus à son ciseau : toutes les grandes églises tenaient à enchâsser les reliques de leurs martyrs et de leurs patrons dans une œuvre signée de son nom. Ses chefs-d'œuvre furent pour la Basilique de St-Denis, que Dagobert venait de construire et qu'il orna, dit le chroniqueur Frédégaire, d'or, de pierreries et

d'objets précieux... Tout le monde en fut dans l'admiration.

Mais plus encore que par sa destination, c'est par la prière qu'il sanctifia son œuvre et lui donna une valeur d'éternité.

Les historiens nous racontent que durant son travail, il avait toujours un livre ouvert qui lui fournissait des sentences de l'Ecriture, pour occuper divinement son esprit. C'est dire que son atelier était un oratoire, qu'il réalisait la maxime : « *Qui laborat, orat.* Qui travaille, prie, » qu'il s'élevait par la prière, car celle-ci, sa définition même l'indique, est une élévation de notre âme vers Dieu, qu'il s'élevait au-dessus de sa tâche manuelle pour en offrir à Dieu les soucis, les fatigues, la gloire : ce qui est vraiment sanctifier son travail, ou, si l'on préfère, se sanctifier par son travail.

L'ouvrier, même chrétien, ne voit le plus souvent dans sa tâche de chaque jour que le salaire. Dans son idée, les saints planaient tellement au-dessus de nos contingences qu'il a peine à se les représenter dans des conditions pareilles aux siennes. Et pourtant, à l'exemple de leur maître, Jésus ouvrier, qui a vécu presque toute sa vie, trente ans sur trente-trois, près d'un établi de charpentier, c'est par une vie de labeur manuel que se sont sanctifiés, comme S. Eloi, tant de saints que l'Eglise a placés sur ses autels.

Leçon combien pratique pour tant d'hommes qui gâchent ou dévient leur vie, faute de tirer d'elle le rendement d'éternité qu'elle renferme et qu'elle leur donnerait s'ils offraient à Dieu par la prière leur travail et ses fatigues !

Enfin ce qui paracheva la sanctification de ses œuvres, c'est le bon usage qu'il fit de leur revenu pour venir en aide matériellement et spirituellement aux hommes de son temps.

Pour le gagne-petit, son épargne, dont il connaît tout le prix, circule parcimonieusement ; pour beaucoup de riches, la fortune est un moyen de jouir ; pour S. Eloi, épargne et richesses furent un moyen de servir.

Il y aurait tout un panégyrique à écrire sur sa charité dont S. Ouen fait si bien l'éloge. Un seul trait en dit aussi long qu'un grand discours. Quand des personnes s'enquéraient de l'adresse du saint pour lui commander quelque travail : « Allez, répondait-on, en telle rue, et où vous apercevrez à la porte quantité de pauvres, c'est là que demeure le seigneur Eloi. »

Mais sa charité n'était pas pitié physique ni pur sentiment humanitaire. Il savait que l'homme ne vit pas seulement de pain et que les âmes avaient autant besoin que les corps. Aussi multiplia-t-il, de ses largesses, à Paris où il vécut longtemps, dans son Limousin natal, et dans le nord dont il fut l'évêque et l'apôtre, la création de ces abbayes et de ces monastères dont les exemples de vie parfaite sont le levain de la moralité des foules et assurent la véritable civilisation qui est plus œuvre de l'esprit que de la richesse.

* *

Avec l'abbaye de Solignac, le plus célèbre de ces monastères fut celui qu'il fit élever à Paris, dans l'île de la Cité, non loin du débouché du pont St-Michel et où, du temps même de S. Eloi, plus de 300 religieuses étaient réunies sous la conduite de sainte Auge.

Dédié à S. Martial, l'apôtre du Limousin, il n'avait pas tardé à prendre parmi le peuple le nom de son fondateur. La nef agrandie de l'église était devenue l'église St-Eloi. Elle était le centre de cette dévotion rayonnante à S. Eloi que nous retrouvons dans vingt églises de la capitale. Depuis la Révolution qui supprima le couvent et depuis les aménagements urbains du Second Empire, il n'en reste plus que le portail de style classique transporté pierre à pierre contre la façade de l'église des Blancs Manteaux.

Ce qui s'en va pareillement, il faut le reconnaître, malgré certaines manifestations de renouveau que donnent les confréries de St-Eloi et les corporations placées sous son patronage, c'est la popularité de sa dévotion, comme la popularité de la dévotion à S. Nicolas, à S. Denis, à S. Martin etc. dont les légendes bercèrent notre enfance.

A votre paroisse dédiée au grand S. Eloi de maintenir ce culte et surtout à chacun de vous de faire passer dans sa vie de travail ses exemples de probité et d'esprit chrétien. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

LIII

SAINTE BIBIANE : LES VIERGES CHRÉTIENNES

Mes frères,

Illustres par leurs origines ainsi que par leur rang social, les parents de sainte Bibiane le furent plus encore par leur inébranlable fidélité à la foi. On était alors sous le règne de Julien l'Apostat, qui, après avoir usé quelque temps à l'égard des chrétiens d'une hypocrite tolérance, venait de jeter le masque et de recommencer les cruelles persécutions familières à ses prédécesseurs.

I

Flavien, le père de notre sainte, avait été sommé de sacrifier aux dieux. Devant son refus indigné, les magistrats le condamnèrent à la déportation et le firent appliquer aux besognes les plus pénibles. Après avoir longtemps souffert dans l'exil, il finit par succomber et alla cueillir au ciel la palme qu'il avait si vaillamment gagnée. Il laissait une veuve et deux filles, et ce fut contre ces pauvres femmes sans défense que s'exerça alors la barbarie des sectateurs des dieux.

Elles furent d'abord reléguées, sans ressources, dans leur maison, et l'on espérait que, ne pouvant même sortir pour se procurer des aliments, elles y périraient bientôt de misère et de faim.

Toutefois les jours succédaient aux jours, et Dieu, dans sa bonté, soutenait les forces des malheureuses. A la fin, la patience des bourreaux se lassa. Dans un accès d'irritation, les prétoriens forcèrent la porte du palais, y firent irruption et se saisirent de Dafrosa, la mère, qui fut entraînée hors de la ville pour y avoir la tête tranchée. Les deux orphelines, Bibiane et Démétrie, ne furent pas aussitôt condamnées à mort, comme elles s'y attendaient et comme le redoutaient leurs coreligionnaires et leurs amis. Le fonctionnaire chargé de les surveiller était un certain Apronianus, préteur romain, qui s'était laissé éblouir par l'énorme fortune abandonnée aux jeunes filles et qui combinait des plans ténébreux pour en arracher au moins une part à son profit.

Pour obtenir leur adhésion à ses projets, il avait commencé par obtenir que Bibiane et sa sœur seraient privées de la jouissance de leurs biens patrimoniaux, qui furent placés sous séquestre. Il comptait de la sorte les réduire par la famine. Mais Dieu, à qui les miracles ne coûtent rien, maintint les deux sœurs dans un tel état de santé, malgré leurs privations quotidiennes, que leur persécuteur lui-même en fut frappé d'étonnement.

Puisque ce premier moyen n'aboutissait pas, il résolut de modifier sa tactique. Après s'être montré dur et méchant, il devint tout à coup insinuant et cauteleux. Il rendit de nombreuses visites aux pauvres enfants et fit miroiter à leurs yeux les plus séduisantes espérances. Il leur rappela que leur nom, les souvenirs de leurs ancêtres, la notoriété de leurs proches parents pouvaient légitimer de leur part les aspirations les plus hautes. Elles appartenaient, disait-il sans doute, à l'une de ces puissantes familles qui constituent l'une des plus nécessaires armatures de l'Etat et dont la conservation intéresse les gouvernements. L'empereur lui-même serait par conséquent heureux de leur procurer l'occasion de contracter de magnifiques alliances qui leur permettraient de couler leurs jours dans l'opulence, la gloire et le bonheur. Une simple condition était exigée : celle de ne pas se mettre en opposition avec les lois intangibles de l'empire et de renoncer à un Christ que l'autorité civile n'avait jamais considéré que comme le perturbateur des foules.

Le piège était vraiment trop grossier. Il fut éventé immédiatement. Furieux de sa déconvenue, Apronianus s'abandonna de nouveau aux tendances de sa nature farouche. Il menaça les jeunes filles, en cas où elles s'opiniâtreraient dans leur religion, de les faire traîner dans les cachots, de les faire battre à coups de verges et d'offrir enfin leurs têtes à la hache des licteurs. Aussi inaccessibles à la crainte qu'aux promesses, les orphelines se savaient prêtes à mourir plutôt que de renier leur Dieu et de s'abandonner aux abominables superstitions du paganisme. Elles bravèrent la colère du préteur, qu'elles repoussèrent dédaigneusement une fois de plus.

Sur ces entrefaites, Démétrie tomba soudainement malade et mourut pieusement entre les bras de sa sœur. Bibiane se trouvait désormais absolument seule au monde, et c'est sur elle que se concentra l'acharnement des ennemis du Christ. On imagina pour elle une torture morale, infiniment plus pénible que tous les supplices physiques. Enlevée de sa demeure, la pauvre enfant fut livrée entre les mains d'une abominable femme à qui on avait confié la mission de l'initier à la débauche.

Elle ne céda pas plus à cette épouvantable contrainte qu'aux autres sollicitations si diverses dont elle avait déjà été l'objet et la victime. L'horrible séductrice, nommée Rufine, s'acharna vainement sur sa proie. Tantôt elle recourait aux flatteries les plus subtiles ; tantôt, au contraire, irritée de l'inanité de ses efforts et désolée peut-être de voir s'évanouir la récompense promise, elle se jetait sur la martyre et la rouait de coups. Ces scènes, qui se renouvelaient à peu près quotidiennement, n'amenèrent aucun résultat.

Alors Apronianus se résolut à agir de nouveau par lui-même. En sa qualité de dépositaire d'une parcelle du pouvoir, il invoqua les lois outragées pour satisfaire sa vengeance. Attendu que Bibiane se refusait absolument à faire fumer l'encens sur les autels officiels et à renoncer à un culte que le code classait parmi les crimes contre la sûreté de l'Etat, il la fit traduire à son tribunal et prononça lui-même l'odieuse sentence qui condamnait la jeune héroïne à mourir.

Mais ce n'était pas tout que de livrer la martyre au trépas. Pour l'homme au cœur de tigre qui, depuis si longtemps, la poursuivait de ses hommages offensants et de sa cruauté cupide, il y avait une joie perverse à faire souffrir le plus longuement possible celle qui, prisonnière et impuissante, ne pouvait en aucune façon résister à ses affreuses décisions. Entre tous les genres de supplices prévus et autorisés par la jurisprudence romaine, si riche en cet horrible genre d'inventions, Apronianus choisit celui qui consiste à attacher le patient, dépouillé de ses habits, à un poteau et à le faire flageller avec des fouets garnis de boules de plomb, jusqu'à ce qu'il rende l'âme. Ainsi la brutalité des soldats s'acharna sur ce pauvre être ensanglanté qui supportait la douleur sans un murmure et offrait sa souffrance au Seigneur.

Pour comble d'horreur, l'indigne magistrat ne voulut pas permettre que le cadavre sacré fût remis aux parents éloignés qui venaient le réclamer pour l'ensevelir dignement. Pendant deux jours, les reliques de la sainte furent exposées devant une meute de chiens affamés ; mais Dieu protégea la précieuse dépouille : aucun des animaux n'osa porter la dent sur elle. Un prêtre du nom de Jean réussit à l'enlever en secret. Il profita de la nuit pour l'inhumer dans le caveau où reposaient déjà Dafrosa et Démétrie, la mère et la sœur de Bibiane ; et c'est là que se trouvent encore les restes de celle qui lutta si persévéramment pour demeurer fidèle à son Dieu.

Au-dessus de ce tombeau sacré, la piété du pape

Urbain VIII a fait construire un sanctuaire, afin de perpétuer le souvenir des grands combats qu'une frêle jeune fille avait victorieusement soutenus pour le Christ. Le maître-autel de l'église est édifié exactement à l'endroit même où gît le corps, si bien que c'est sur les reliques de cette admirable vierge qu'est offert chaque jour le sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur, modèle et prince des martyrs.

II

S'il est vrai que la loi catholique a toujours réservé exclusivement aux hommes la dignité sacerdotale, il ne faudrait pas en conclure qu'elle méconnaît le mérite des femmes et spécialement des vierges, dont le concours est toujours précieux lorsqu'il s'agit de faire du bien. Les jeunes filles des catacombes, et nous venons d'en voir un exemple, surent se montrer aussi intrépides que leurs frères. Elles rendirent d'ailleurs d'innombrables autres services. Les premiers Pontifes choisirent parmi elles ce que l'on appelait alors des « diaconesses. »

Ne nous y trompons pas cependant : malgré leur titre, analogue à celui des diacres, elles ne recevaient aucune ordination et ne participaient de nulle manière au sacrement de l'Ordre. Mais elles étaient les auxiliaires du clergé, se dévouaient au soin des malades, assistaient les pauvres, contribuaient à l'instruction chrétienne des enfants et aidaient à l'administration du baptême qui, pratiqué alors par immersion, imposait quelques mesures de convenance.

A la réserve de ce dernier détail, on peut dire que leur tradition se continue depuis vingt siècles. A toutes les époques et de nos jours encore, on a vu des femmes, que les circonstances n'avaient pas amenées au mariage, consacrer leur dévouement aux œuvres saintes. Actuellement elles sont catéchistes volontaires, quêteuses, décoratrices des sanctuaires ; elles dirigent même les futurs boys-scouts catholiques. Les modalités varient suivant le temps, mais le principe reste toujours identique à lui-même.

On ne saurait trop encourager ces âmes éprises d'un noble idéal et qui se vouent au service de Dieu, au prix souvent de maints sacrifices, partout où l'autorité fait appel à leur aide. Mais il faut se garder d'oublier les personnes dont le zèle, plus total encore, s'exerce dans les communautés religieuses. Celles-ci possèdent un rang officiel et un statut particulier dans l'organisation de l'Eglise. Les congrégations de femmes remontent à l'antiquité chrétienne. Sainte Scolastique, par exemple, la sœur très aimée de S. Benoît, était déjà supérieure d'un groupe de moniales. Plus tard l'influence des couvents féminins se montra si puissante et si heureuse que l'autorité pontificale voulut lui rendre hommage en autorisant les abbesses à porter la crosse épiscopale et à jouir de maint privilège, à l'exclusion toutefois des fonctions strictement sacrées.

Actuellement, on compte plus de onze cents congrégations de femmes que, pour plus de commodité, on range sous trois catégories principales : les charitables, les enseignantes, les contemplatives. Elles vivent toutes en vertu du même idéal : le service du Christ. Seules les modalités diffèrent. Les Sœurs de S. Vincent de Paul, par exemple, et beaucoup d'autres qui cheminent sur leurs traces, circulent à travers les ruelles misérables des villes, montent dans les taudis où les moribonds attendent leur venue comme un gage d'espérance, se penchent sur les plaies les plus affreuses, se livrent aux besognes les plus répugnantes et, tout en soulageant les corps meurtris, préparent doucement les âmes au difficile passage qui conduit à l'éternité.

Qui ne connaît ces admirables femmes qui, munies de tous les brevets officiels, et aptes par conséquent à des carrières largement rémunérées, acceptent une pauvreté volontaire et un labeur presque surhumain, pour apprendre aux enfants du peuple, avec les éléments de la science profane, la vérité surnaturelle, que sans elles ils ignoreraient toujours, et qui est pourtant indispensable au salut ?

Et n'allez pas croire que les congrégations purement contemplatives soient moins profitables à la religion. Les sceptiques leur ont reproché parfois de ne rien produire de matériel, de se consumer vainement en d'interminables prières. Quelle incompréhension des réalités surnaturelles ! L'oraison n'est pas moins indispensable que l'action, car si l'homme s'agite, c'est Dieu qui le mène, et la coopération divine ne peut s'obtenir que lorsqu'elle est pieusement invoquée. Or les religieuses cloîtrées, comme les Clarisses ou les Carmélites, offrent nuit et jour leurs prières, leurs veilles, leurs mortifications, leurs psalmodies, leurs sacrifices, non pas seulement pour obtenir des grâces personnelles, mais surtout et avant tout afin que Dieu donne à ses prêtres et à ses fidèles toutes les faveurs sans lesquelles ils resteraient inférieurs aux tâches qui leur sont dévolues.

Le bon sens le plus ordinaire indique que l'abnégation de toutes ces femmes qui, sur des champs divers, travaillent au bonheur temporel et spirituel de l'humanité doit être efficacement soutenue. Elles ont prononcé les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, afin de se dédier tout entières au bien commun. La société, même si elle a la faiblesse de ne considérer que l'utilité temporelle de leur œuvre, se doit donc, ne serait-ce que dans son propre intérêt, de leur fournir tous les moyens qui leur permettront de développer leurs initiatives. Or savez-vous ce qui se produit ? Il y a des pays, comme la France, pourtant si imprégnée jadis de christianisme, qui ont eu l'épouvantable audace de voter une loi, dans le genre de celle du 1er juillet 1901, pour proscrire les Congrégations. Depuis qu'elle a expulsé ses rois catholiques, l'Espagne s'engage dans la même et funeste voie. Et que d'autres pays encore !

Heureusement les peuples valent souvent mieux que leurs conducteurs d'aventure. Lorsqu'en 1924 un ministère envoya des commissaires de police pour voir ce qui se passait chez les moniales, nous fûmes des milliers de français à répondre : « Vous n'y toucherez pas. » Cet ultimatum a suffi depuis lors pour nous assurer une paix provisoire. Dieu veuille que le souvenir des succès de notre énergie passée soit profitable pour l'avenir. Il est, en effet, indispensable de maintenir, envers et contre tout, ces communautés de vierges chrétiennes qui sont l'un des fleurons les plus admirables du diadème de la catholicité. Quand une jeune fille a sacrifié toutes les brillantes illusions de son adolescence pour s'immoler au service du Christ; quand sa collaboration a été publiquement acceptée et louée par l'autorité qui vient de Dieu, elle a droit au respect, à la reconnaissance, à l'appui de la chrétienté tout entière.

Aimons donc nos humbles religieuses ; vénérons-les d'autant plus qu'elles s'effacent davantage en leur humilité. Mais souvenons-nous que notre gratitude doit se traduire par des actes. Leur recrutement s'opère actuellement avec plus de difficulté que par le passé. Leur pénurie est souvent extrême, au point qu'elles se trouvent plus pauvres que ceux qu'elles assistent. Leur faiblesse naturelle les expose aux vexations arbitraires d'une administration qui ne leur ménage guère les tracasseries.

Les chrétiens plus aisés ou plus forts auront à cœur de les protéger respectueusement et de secourir particulièrement celles qu'une législation odieuse a contraintes de se cacher sous le costume bien reconnaissable de la pauvre et héroïque « sécularisée. » En agissant ainsi, nous mériterons la bienveillance de Celle qui fut la première et la plus admirable des vierges chrétiennes : la Mère de N.-S. Jésus-Christ.

FIN

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

XIII

Décembre

JÉSUS, RENDEZ MON CŒUR SEMBLABLE AU VÔTRE

Mes frères,

Le premier vendredi du mois est un peu la fête du Sacré-Cœur et il me semble en ce jour voir le bon Maître se présenter à chacun de nous, comme il se présenta à sainte Marguerite-Marie, et nous montrant son cœur ouvert par la lance, surmonté d'une croix et percé d'épines cruelles, nous dire : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! » En retour de son cœur qu'il nous a donné, Jésus nous demande de lui donner aussi notre cœur : *Præbe mihi, Fili, cor tuum.* Pour que notre cœur lui soit agréable et le dédommage un peu de l'ingratitude des hommes, il doit ressembler au sien : or le cœur de Jésus est tout brûlant d'amour ; il laisse échapper des flammes ; c'est là sa première caractéristique. L'apôtre bien aimé avait entendu les battements ardents de ce cœur palpitant d'amour pour nous quand, le soir de la cène, il posa sa tête sur la poitrine du divin Maître et il nous a répété dans ses Epîtres son cri d'amour reconnaissant : « *Et nos credidimus caritati.* Oui, nous devons croire à l'amour infini de Jésus. »

Mais il ne suffisait pas au roi immortel des siècles que les âmes privilégiées et mystiques pussent jouir à leur aise des trésors d'amour qui sont contenus dans son cœur ; il a voulu qu'un soldat, après sa mort, vînt lui déchirer le côté et lui ouvrir le cœur, pour montrer à tous son cœur blessé d'amour pour nous. Dans un cadavre, les blessures ne se cicatrisent plus, et Jésus a voulu que son cœur fût ouvert après sa mort, pour que, ainsi que nous le dit S. Bonaventure, durant tous les siècles les hommes pussent voir par cette blessure visible l'invisible blessure de l'amour. Pour que personne n'ignore son immense amour pour chacun de nous, Jésus est revenu ici-bas nous montrer son cœur, afin de nous faire toucher du doigt, si j'ose m'exprimer ainsi, l'amour qu'il a pour ses frères de la terre. Il était apparu à S. Thomas et lui avait dit après sa résurrection : « Mets ta main dans la plaie du côté et ne sois plus incrédule. » Au contact de ce cœur embrasé d'un amour incomparable, S. Thomas s'était écrié : « *Dominus meus et Deus meus !* Mon Seigneur et mon Dieu ! » A notre époque de scepticisme où tant de cœurs semblent desséchés par le vent de la dissipation mondaine, à tous ceux qui ne se sont pas encore rendus aux doux attraits de son ineffable amour, Jésus vient répéter ce douloureux et amoureux reproche qu'il adressait à Thomas l'incrédule.

Il y a des cœurs plus durs que la plus dure pierre : les pierres en effet nous crient encore l'amour de notre Sauveur pour nous. Ce sont les pierres de la grotte de Bethléem, qui ont vu le Verbe « anéanti sous la forme d'un esclave, venir parmi les siens qui ne l'ont pas reçu ; » celles des routes de Palestine, qui l'ont vu passer sous la morsure cuisante du soleil brûlant en quête de la brebis perdue ; celles de la margelle du puits de Jacob, sur lesquelles il s'asseyait un instant, fatigué de ses courses apostoliques, attendant encore la Samaritaine pécheresse pour la convertir, oubliant même de déjeuner, à cette heure de midi, pour ne penser qu'à nos âmes ; les pierres du désert, qui l'ont vu faire la multiplication des pains pour rassasier une foule dont il eut pitié : *Misereor super turbam.*

On demandait un jour à Tolstoï ce qu'on devait faire pour une foule malheureuse, en révolte. Il répondit : « Il faut lui donner de l'amour. » Et comme on avait l'air de sourire de cette réponse, il répéta : « Oui, il faut lui donner de l'amour, car avec cela je sais bien que vous lui donnerez tout le reste. » Jésus donna du pain et des poissons

miraculeux à la foule qui le suivit dans le désert, mais il donna surtout la nourriture spirituelle et le réconfort moral de la vérité surnaturelle : il donnait de son cœur, « où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, » comme le chante la liturgie.

Ces mêmes pierres du désert le virent refuser de faire un miracle pour les transformer en pains, quand il eut jeûné quarante jours et que le démon le tenta. Jésus ne voulait point se servir de sa toute-puissance pour se soustraire à la souffrance, mais il veut changer la pierre dure de notre cœur en foyer d'amour.

Les pierres de la montagne l'attendirent en vain certaines nuits pour le repos. Il passait parfois ses nuits à prier pour nous : « *Pernoctans in oratione.* » Il a pu dire : « Le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer la tête, » mais ce qu'il désire pour s'y reposer, c'est notre cœur. La pierre du sépulcre de Lazare le vit pleurer d'amour, tandis qu'un murmure d'admiration courait dans la foule des Juifs présents à ce miracle de la résurrection de cet ami de Jésus.

Les pierres du Temple de Jérusalem, toutes rutilantes des feux du soleil oriental, l'ont vu pleurer d'amour pour sa patrie infidèle à sa vocation ; pleurer de compassion sur la ville qui allait le mettre bientôt à mort. Les pierres du Mont des Oliviers ont reçu une rosée de sang dégouttant de toutes ses veines, au soir de l'agonie, quand il était oppressé par le poids de nos péchés à expier.

Les pierres du Cénacle surtout nous redisent l'amour infini de Jésus pour nous. Avant de disparaître dans le tourbillon de sa passion, au moment où il sentait plus que jamais tant de sentiments d'amour fraternel se presser dans son cœur si bon, après avoir appelé ses apôtres du doux nom d'amis, le Maître leur a donné le grand sacrement de l'amour, dans lequel son cœur tout brûlant de ce feu qu'il est venu apporter sur la terre reste vivant et, pour toujours, conserve à l'humanité de tous les temps et de tous les pays la douce présence de son Sauveur. Une courte phrase résume cet événement historique, et c'est S. Jean qui l'a écrite : « *In finem dilexit eos.* Il nous a aimés jusqu'à l'excès, » ou mieux encore, comme traduit le grand docteur S. Thomas, « il nous a aimés jusqu'au dernier terme de l'amour, aux dernières limites, aux dernières possibilités, aux extrêmes générosités de l'amour, » ou encore, au dire de S. Augustin, « jusqu'à l'épuisement complet de son trésor infini de bonté, de puissance, de sagesse envers nous. »

Le roi Louis XVI allant à l'échafaud rencontra son fidèle serviteur Cléry et voulut lui laisser un souvenir. Il arracha alors de sa tête une touffe de cheveux blanchis prématurément et la donna à Cléry qui la garda sur son cœur. Avant de sacrifier sa vie pour notre salut, Jésus, Homme-Dieu, réalisa ce désir de tout amour vrai : rester près de la personne aimée ; d'une façon plus sublime que le pélican de la légende, il s'arracha le cœur pour nous le donner vivant dans le sacrement de la vie.

Les pierres du Calvaire retentissent encore de son cri d'amour : « *Sitio !* J'ai soif ! » Jésus mourant pour nous donner la vie, a besoin de notre amour pour nous sauver. Les pierres du Calvaire nous redisent sa soif insatiable d'amour humain. Ces mêmes pierres se fendirent quand Jésus donna son âme, en poussant un grand cri.

Au jour des Rameaux, le Sauveur n'avait-il pas raison de répondre aux Pharisiens qui l'invitaient à faire taire la foule des Hébreux qui l'acclamait : « S'ils se taisent, les pierres elles-mêmes parleront » ? C'est qu'il y a des cœurs plus insensibles que les pierres. Il est plus facile à Dieu de fendre les pierres que de fendre nos cœurs de tendresse. Dieu est attentif à notre cœur. Lorsque Jésus voulut élever S. Pierre à la dignité de chef de son Eglise, il lui demanda : « Pierre, m'aimes-tu ? » et cela par trois fois. Cet examen lui suffit. C'est au cœur que Dieu regarde.

Est-ce que nos cœurs ressemblent à celui de Jésus ? Ils sont blessés aussi, mais blessés par le péché, cette blessure fine et profonde qui pleure dans nos cœurs n'est point une blessure faite par l'amour de Dieu, mais, hélas ! par le péché originel et peut-être par les péchés actuels, qui ferment les cœurs aux inspirations d'en-haut. Le cœur de Jésus est une lyre dont le son est la souffrance et l'amour, le nôtre rend des notes bien différentes, et cependant ils devraient battre à l'unisson.

Quel est donc cet amour que nous devons à Jésus en échange de son amour ? C'est lui-même qui l'enseigne à ses apôtres : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » C'est donc un amour de volonté d'abord et non pas de sensibilité. Jésus disait à une de ses confidentes de la Visitation, Sœur Bénigna Consolata Ferrero, de la Visitation de Côme : « Ma fille, donne-moi ton cœur, et ton cœur c'est ta volonté. » C'est donc un amour vivant, pratique, efficace, qui transforme toute notre vie comme un rayon de soleil transforme totalement un paysage. C'est un amour de générosité, d'immolation, de réparation aussi, un amour comme celui que Jésus nous a témoigné lui-même.

* *

Sainte Catherine de Sienne aimait à se retirer le soir dans la pénombre d'un petit sanctuaire pour prier son bien-aimé longuement dans une paisible solitude. Un soir, dans un moment de divine ferveur, elle dit à Jésus : « Seigneur, faites éclater mon âme. » Disons, nous aussi, en ce jour, cette prière au Sauveur : « Seigneur, faites éclater mon cœur. Faites poindre dans ce cœur de pierre l'aurore d'un jour nouveau. Faites éclater mon âme afin qu'elle soit dorénavant ouverte aux souffles d'en-haut, qu'elle s'échappe enfin de l'orbite de la matière pour vivre une vie d'amour qui centuple ses mérites, qui dore de charité la poussière de ses actions quotidiennes. Mettez dans mon cœur cette soif de votre amour qui l'attire à

votre cœur, source de la vraie vie. Seigneur, faites enfin éclater mon cœur par la violence de votre amour vainqueur et véhément. Cœur Sacré de Jésus, faites que je vous aime. » Ainsi soit-il.

FIN

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE LA SAINTE ENFANCE

V

29 décembre

LE DÉPART DES MAGES

Beaucoup de motifs auraient pu amener des âmes pusillanimes à renoncer à ce voyage : les ennuis d'une interruption des travaux habituels, les fatigues d'un long et pénible voyage, les railleries des esprits forts. Les Mages ne se laissent pas arrêter par ces difficultés et donnent ainsi une utile leçon à tout chrétien sérieux.

1° *Les ennuis d'une interruption des travaux habituels.* — *a)* Les Mages étaient des savants, des personnages influents et sans doute avaient-ils des charges de famille. Ils durent laisser là leurs travaux, leurs fonctions officielles, leurs familles. Ils le firent volontiers, étant donnée l'importance du voyage qu'ils allaient entreprendre.

b) Il y a des baptisés qui allèguent leurs occupations, les soins de la famille et du ménage, pour se dispenser de remplir leurs devoirs de chrétiens (messe, sacrements, participation aux œuvres de la paroisse). Et cependant le dérangement qu'ils auraient à s'imposer serait beaucoup moins considérable que celui des Mages.

2° *Les fatigues du voyage.* — *a)* On ne sait pas exactement de quel endroit venaient les Mages. En tout cas, il s'agissait d'un voyage long et par conséquent fatigant, à dos de chameau.

b) Certains chrétiens abandonnent leurs exercices de piété parce qu'ils les trouvent pénibles. Ce n'est pas une raison sérieuse. Abandonne-t-on son travail professionnel sous prétexte qu'il est pénible ?

3° *Les railleries des esprits forts.* — *a)* Il est probable que les Mages durent essuyer les quolibets de certains de leurs compatriotes, moins bien renseignés qu'eux sur les prophéties messianiques, lorsqu'ils annoncèrent qu'ils partaient pour suivre une étoile.

b) Le respect humain arrête aussi beaucoup de chrétiens. Est-il sage de se laisser influencer par des gens qui n'ont pas étudié sérieusement la religion et qui n'en ont qu'une idée fausse ?

— Le chrétien qui comprend l'importance de la religion doit lui donner dans sa vie la place qu'elle mérite et ne se laisse pas arrêter par des motifs qu'il dédaignerait s'il s'agissait de ses intérêts temporels.

VI

30 décembre

LE VOYAGE DES MAGES

Les Mages sont partis à la suite de l'étoile pour s'instruire sur le Messie. Nécessité pour le chrétien de s'instruire sur le Christ et sa doctrine.

1° *Vouloir s'instruire.* — *a)* Les Mages ont eu connaissance des prophéties messianiques ; l'étoile et une grâce intérieure les invitent à se renseigner sur la réalisation de ces prophéties : ils partent.

b) Beaucoup ignorent le catholicisme parce qu'ils ne veulent pas se renseigner sur lui. L'existence, la propagation du christianisme, la magnifique floraison de saints dans l'Eglise, les miracles (Lourdes par exemple) posent un problème qui ne peut laisser personne indifférent, car sa solution entraîne des conséquences capitales. Les pratiquants eux-mêmes connaissent-ils toujours suffisamment leur religion ? N'ont-ils pas des préjugés, des ignorances qu'il importe de dissiper ?

2° *Prendre les moyens convenables.* — *a)* Les Mages estiment que le seul moyen de se renseigner sur le Messie, c'est d'aller à Bethléem pour le voir et confronter les prophéties avec la réalité. Ils obéissent d'ailleurs non seulement à la raison, mais aux inspirations de la grâce.

b) La raison et la foi sont d'accord pour nous conseiller d'aller demander la science religieuse à la société à laquelle le Christ l'a confiée : à l'Eglise. Beaucoup s'égarent parce qu'ils s'adressent à de mauvais bergers.

3° *Aimer la vérité.* — *a)* Ce n'est pas une simple curiosité qui conduit les Mages à Bethléem : ils aiment la vérité.

b) Ceux qui refusent de s'instruire sont ceux qui ont peur de la vérité, qui préfèrent ne pas la connaître. Les âmes égarées qui recherchent avec ardeur et loyauté la vérité, finissent par la découvrir. Les conversions, notamment de nombreuses conversions du protestantisme au catholicisme, en sont la preuve. Dieu ne refuse pas sa grâce à ceux qui le cherchent.

— L'Eglise offre à ses fidèles divers moyens de s'instruire : pour les enfants, le catéchisme à ses différents degrés ; pour les grandes personnes, la prédication. Chacun peut y ajouter, selon ses besoins et ses ressources, la lecture d'ouvrages pieux approuvés par l'autorité ecclésiastique. Veiller en particulier à l'assistance régulière des enfants au catéchisme et à l'assistance à la messe de paroisse qui comporte une prédication.

VII

31 décembre

LES SENTIMENTS DE MARIE A LA CRÈCHE

Marie a reçu de Dieu des grâces de choix : Immaculée Conception, Maternité divine. Elle y répond par l'humilité, la reconnaissance et l'adoration. Tels doivent être aussi les sentiments du chrétien à qui Jésus a mérité et appliqué les grâces de l'Incarnation et de la Rédemption.

1° *L'humilité.* — *a)* Marie ne songe pas un instant à s'enorgueillir de ses privilèges. Elle en rapporte tout le mérite et toute la gloire à Dieu : *Respexit humilitatem ancillæ suæ... Fecit mihi magna qui potens est.*

b) Reconnaissons humblement que, si nous sommes sur le chemin du salut, c'est par un effet de la miséricorde divine. Nous étions par nous-mêmes incapables de nous préserver du péché, de réparer les péchés commis et de pratiquer la vertu. Si Marie, qui n'a jamais connu le péché,